

Fairouz

Fairouz contribua avec son mari, le compositeur Assi el Rahbani, au renouveau de la musique libanaise. Elle se fera la messagère des souffrances d'un pays qu'elle ne quittera jamais.

De son vrai nom Nouhad Haddad, Faïrouz est née en 1935 dans le quartier Zkak el Blat de Beyrouth. Aînée d'une modeste famille maronite, elle se passionne très tôt pour le chant. Ses parents sont trop pauvres pour s'offrir le luxe d'une radio, alors, elle passe le plus clair de son temps à écouter, l'oreille collée au mur, celle des voisins. Nouhad retient vite les chansons qu'elle entend et en interprète quelques-unes à l'occasion des fêtes organisées par son école. C'est là qu'elle séduit par ses capacités vocales ses camarades et qu'elle se fait remarquer en 1947 par le compositeur Mohammed Fleyfel. Ce dernier la pousse vers le Conservatoire national où elle étudie sous sa direction et entre dans la chorale.

Sa voix parvient jusqu'à Halim el Roumi, dénicheur de talents, auteur-interprète renommé et directeur de la Radio libanaise, qui demande à l'auditionner immédiatement. Littéralement fasciné, El Roumi l'introduit dans la chorale de Radio Beyrouth, la baptise du nom de Faïrouz et devient son compositeur attitré. Ensuite, il la présente à Assi el Rahbani, un jeune compositeur avant-gardiste qui, en compagnie de son frère Mansour, souhaite renouveler une chanson libanaise sous profonde influence égyptienne.

Faïrouz épouse Assi en 1954. Le couple modèle de la chanson arabe ne sera séparé que par la mort du mari en 1986. Le trio provoque, dès la parution de ses premiers titres, une véritable révolution musicale. Les traditionalistes hurlent au sacrilège et à la dénaturation tandis que les sympathisants du rajeunissement et de la modernisation du folklore libanais, lassés par les insipides ritournelles et les pâles copies, manifestent tout leur engouement.

En 1957, Faïrouz fait l'ouverture du Festival International de Baalbek chantant au milieu des six colonnes du temple romain. Cette première rencontre avec son public lui vaudra le surnom de "septième colonne". Trois ans plus tard, la Syrie est séduite par cette belle fille à la gorge de miel et son fan le plus enthousiaste se nomme Ahmed Assa, directeur de Radio Damas. Face à ce succès galopant, Rahbani et Roumi accentuent leur offensive et jouent courageusement la carte de l'innovation constante. Ils écrivent pour Faïrouz des sketches musicaux, des opérettes et, de 1962 à 1976, une quinzaine de pièces de théâtre chanté. Elle apparaît également dans quelques films mais elle interrompt rapidement son odyssée cinématographique : on la voit notamment dans "Le voleur de bagues" de Youssef Chahine, où elle donne la réplique au comique égyptien Ismaïl Yassine, et "La fille du gardien", réalisé par Barakat Henry. C'est surtout la chanson qui l'intéresse et avec "El Qods" (un chant dédié à Jérusalem), elle conquiert le cœur de tout le monde arabe. Sa côte d'amour est également à la hausse lorsqu'elle laisse éclater son émotion dans l'œuvre consacrée au drame palestinien "Jisr el Aouda" (Le pont du retour).

En 1975, le Liban sombre dans le cauchemar de la guerre civile. Se sentant avant tout libanaise et arabe, et rejetant la notion confessionnelle, Faïrouz quitte la scène mais pas son pays. Lorsqu'elle en sort, c'est pour se faire la messagère des souffrances

endurées par son peuple et partout, à chaque étape (Londres, Paris, New-York ou Sydney), elle galvanise le public.

En septembre 1994, après vingt ans de silence volontaire, elle a retrouvé son public lors d'un concert donné au cœur d'un Beyrouth qui a perdu ses points de repères mais pas le souvenir de la voix de sa diva.

© Hall de la Chanson